

À la poursuite du Diamant bleu

Carl Aderhold
et Michèle Lancina



Une aventure de Brutus
et d'Héloïse de Saint-Phalle

À la poursuite du Diamant bleu

Une aventure de Brutus et d'Héloïse de Saint-Phalle
Tome 2

« Un roman trépidant » *Historia*

Septembre 1792. Une fête est organisée par les sans-culottes pour célébrer Brutus. Le jeune adjoint au commissaire a empêché l'évasion de Marie-Antoinette imaginée par Héloïse de Saint-Phalle. Tout à coup il repère dans l'assistance cette peste d'aristocrate recherchée par la police ! Elle vient prendre sa revanche...

Et elle ne tarde pas à tenir parole. Avec elle resurgit l'effrayant espion anglais, Lord Englewood. Ensemble, ils projettent le vol du plus gros diamant du monde exposé à l'hôtel du Garde-Meuble.

Brutus va à nouveau affronter celle qui occupe toutes ses pensées. Malgré leur attirance mutuelle, la lutte acharnée reprend entre les deux jeunes gens. Courses-poursuites à cheval, en bateau, en montgolfière... pièges, enlèvements, embuscades... Paris, Chartres, Saint-Malo... Rien n'est impossible pour empêcher l'autre de gagner !

Carl Aderhold est écrivain et historien. Michèle Lancina est auteure pour la jeunesse. À la poursuite du Diamant bleu est le deuxième tome des Aventures de Brutus et d'Héloïse de Saint-Phalle. Le premier tome, Il faut sauver la reine !, est paru aux éditions Zethel.

JEUNES ADOS

14,90 € Prix TTC France

ISBN: 979-10-95174-06-6



9 791095 174066

www.zethel.com



Couverture
Atelier Didier Thimonier
Illustration de couverture :
© Marie Avril

© Zethel, une marque des éditions Leduc.s, 2016
17, rue du Regard
75006 Paris – France
<http://zethel.com/>

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ISBN : 979-10-95174-06-6

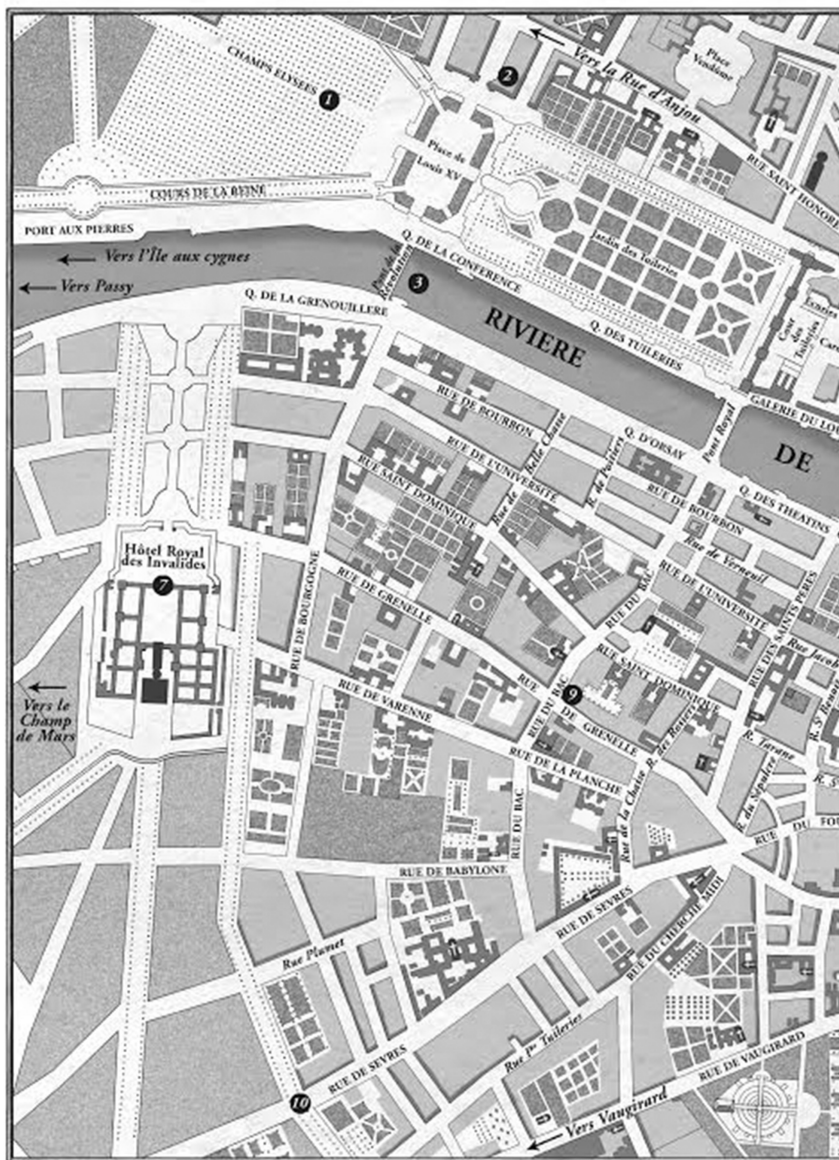
Dépôt légal : juin 2016
Maquette : Patrick Leleux PAO

Michèle LANCINA
Carl ADERHOLD

À la poursuite du Diamant bleu

Une aventure de Brutus et d'Héloïse de Saint-Phalle





1

Tout le quartier de Grenelle se presse pour la fête donnée en l'honneur de Brutus.

L'ancienne église Saint-Dominique est presque trop petite pour contenir tous les habitants. Avec la Révolution, les édifices religieux de Paris ont été transformés en bâtiments administratifs. Les cloches, ainsi que les vases, les coupes en argent et tous les objets de culte en métal ont été fondus pour fabriquer des armes car, en ce mois de septembre 1792, la France est en guerre contre les Prussiens et les Autrichiens.

Sous d'immenses drapeaux bleu blanc rouge et des banderoles peintes en grosses lettres, le président de la section Fontaine-de-Grenelle, Pierre Rouault, entame son discours d'une voix forte.

— Nous sommes rassemblés pour célébrer l'un des nôtres, le citoyen Brutus Montsoreau.

Le jeune homme en question se tient à son côté. Il fixe ses chaussures pour ne pas avoir à croiser le regard du public braqué sur lui.

— Par son courage et son esprit civique, il est parvenu à empêcher l'évasion du gros Capet et de sa femme l'Autrichienne.

Aux noms de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, la foule pousse des *ouh ouh* ! hostiles.

Élisabeth Rouault, la fille du président de la section, est montée sur l'estrade. De deux ans plus âgée que le héros du jour, elle a une quinzaine d'années, et déjà une taille et une mine de femme dont elle semble très fière. Elle se sait jolie, et sans cette assurance un peu hautaine, elle serait véritablement belle. Elle porte un bonnet avec une cocarde tricolore, symbole des bons patriotes, qui lui maintient les cheveux et dégage sa nuque. Une large jupe, une chemise de coton complètent sa tenue.

Elle a pris la main de Brutus dans la sienne et le couve de regards tendres. Ce dernier paraît encore plus gêné des élans d'Élisabeth que de l'attention de l'assistance.

En relevant les yeux, il aperçoit Pierre, son frère aîné. Celui-ci se faufile dans la salle, s'approche de chaque demoiselle qu'il trouve à son goût pour expliquer qu'il a beaucoup aidé Brutus. « Sans moi, il n'y serait sans doute pas parvenu », insiste-t-il, mais ses interlocutrices lui font signe de se taire.

— Tous les coupables ont été arrêtés, ou presque. Seule Héloïse de Saint-Phalle, la nièce de la Vauséjour, a échappé à la justice pour l'instant, mais son arrestation ne saurait tarder.

Une vague d'applaudissements résonne dans l'église.

À l'évocation d'Héloïse, le cœur de Brutus se serre. Cela fait trois mois qu'il n'a aucune nouvelle d'elle. Aussitôt lui revient en mémoire le combat auquel ils se sont livrés. Mais

avec le temps, il en conserve le souvenir d'un défi excitant où se sont mêlés le danger et le plaisir. Une course-poursuite au cours de laquelle chacun a eu à tour de rôle le dessus, comme dans un jeu. Pourtant, tous les deux, au moment de l'emporter, se sont souciés d'empêcher la mort ou l'arrestation de l'autre. Héloïse l'a protégé du terrible Englewood, l'espion anglais à la tête de l'opération, qui aurait tué Brutus sans hésitation. De son côté, le jeune homme a permis à Héloïse de fuir le palais des Tuileries après l'échec de l'évasion du roi et de la reine. Il en éprouve une culpabilité profonde – n'était-elle pas une ennemie de la nation ? – et en même temps un énorme soulagement.

Quand, le soir, seul dans sa chambre, il repense à ces événements, il ne parvient pas à démêler les raisons de son geste, ou plutôt, dès qu'il songe à elle, toute son hostilité sincère envers les aristocrates et les adversaires de la Révolution s'évanouit. Ne restent que les grands yeux noisette d'Héloïse débordant de malice, son doux sourire, son ton à la fois exaspérant et charmeur. Il n'a osé en parler à personne, pas même à son parrain, le commissaire Périgord, qui l'a aidé à déjouer la conspiration. Seul Pierre est au courant. Son grand frère s'est assez moqué de lui ! Mais au fond l'aîné s'est montré compréhensif, plus même, admiratif. « L'amour », a-t-il ironisé. Brutus s'est fâché. « Je l'ai fait par humanité... » Pierre a souri ironiquement : « Si tu veux... »

En partant se cacher chez sa grand-mère près d'Auxerre, Héloïse a donné à Brutus un rapide baiser. Il rougit à cette pensée et, souvent, en s'endormant, il lui semble encore

sentir la brève pression des lèvres de la jeune fille sur les siennes. « Nous nous reverrons », a-t-elle promis en montant dans son carrosse. Il aimerait tant qu'elle ait raison. Elle a le plus joli sourire qu'il ait vu. Et quand elle rit, elle a cette lumière malicieuse dans les yeux à laquelle il ne sait résister... Les temps ne sont pas propices aux histoires d'amour. Il le sait et il sait aussi que ses idéaux, ses amis, la Révolution s'opposent à ce qu'il aime cette jeune aristocrate qui déteste les sans-culottes. Héloïse de Saint-Phalle, dont les parents ont fui la France... Mais il donnerait tout ce qu'il a, et plus encore, pour la revoir ne serait-ce qu'une heure.

Une poussée dans le dos de plus en plus appuyée le tire de sa rêverie.

— Brutus...

Le président Rouault lui fait signe que c'est à lui de prendre la parole. Élisabeth, de l'autre côté, lui sourit en l'invitant elle aussi à faire un petit discours.

Brutus, impressionné, s'avance de quelques pas. La foule soudain silencieuse le dévisage, avide de l'entendre. Il se rappelle le conseil de Pierre. « Pour vaincre ta peur en public, tu cherches dans l'assemblée quelqu'un que tu connais et tu fais comme si tu ne parlais qu'à lui. »

Brutus parcourt des yeux l'assistance à la recherche d'un visage ami. Il reconnaît le cordonnier dont la boutique se situe un peu plus bas dans la rue, la fruitière de la rue Saint-Dominique, le porteur d'eau qui livre leur maison, mais aucun d'eux ne lui est assez familier pour pouvoir fixer son regard. Une jeune fille retient un instant son attention. Elle

porte un large bonnet qui lui couvre les cheveux et une partie du visage. Les yeux de la demoiselle l'examinent intensément. Brutus a déjà vu cette expression un peu altière, ce léger sourire ironique, mais en quelles circonstances ?

Sur l'estrade, à sa gauche, le président se met à tousoter. Brutus tourne la tête. L'autre l'encourage à se lancer. Les gens attendent. Mais Brutus ne peut écarter la jeune fille de son esprit. Il décide que c'est elle qu'il ne quittera pas des yeux pendant son discours.

— Je..., commence-t-il. Je vous remercie, citoyens...

La jeune fille s'est déplacée en silence jusque sous l'une des torches qui éclairent la salle. Elle soulève son bonnet, offrant à Brutus son visage en pleine lumière.

—... de votre hommage...

Il se fige, se sent rougir jusqu'aux oreilles, incapable d'émettre le moindre son, comme pétrifié, bouche bée. Sa main reste suspendue en l'air.

Héloïse !

2

— Il faut pardonner sa timidité à notre jeune héros, intervient le président Rouault.

Brutus tremble de la tête aux pieds. Il ne peut détacher son regard de l'endroit où, l'instant d'avant, se tenait Héloïse.

Elle a disparu presque comme par enchantement dans les travées de la nef plongées dans la pénombre.

— Il est plus familier de l'action que des paroles. C'est un vrai patriote, un exemple pour nous tous, assure Rouault.

Brutus ne l'écoute plus. Héloïse est ici, dans la salle ! Plus rien ne peut atteindre le jeune homme. Son cœur lui carillonne la nouvelle. Il la cherche désespérément parmi l'assistance. En vain. Il tente de se convaincre qu'il a rêvé. Pourtant l'apparition avait l'air bien réelle.

Le président est obligé de tirer en arrière le jeune homme tétanisé.

— Assez de discours ! Place à la fête !

Il fait signe à un groupe de musiciens à l'écart sur une autre petite estrade. La musique démarre et Élisabeth entraîne Brutus dans la danse.

Le jeune homme se laisse conduire tel un automate. Son cœur lui assure qu'il ne s'est pas trompé. Héloïse se trouve quelque part dans cette foule. Il ne peut s'empêcher d'admirer le courage de la jeune aristocrate venue s'exposer au danger en territoire ennemi. Si son identité était découverte, nul doute qu'elle finirait en prison et plus sûrement encore sur l'échafaud.

— Mon père m'a promis qu'il m'offrirait de la vaisselle en argent le jour où je me marierai..., minauda Élisabeth.

Elle lui détaille le service dont elle rêve, avec ses initiales gravées. Brutus se contente d'approuver de la tête à intervalles réguliers.

— Et un seau tout en argent, comme chez les ci-devant ! J'aurai aussi un grand lit avec des oreillers de plumes. Et des boiseries dans toutes les pièces, avec des baguettes en or comme j'en ai vues chez la vicomtesse de Blancasse quand je livrais le vin chez elle.

Brutus sourit, vaguement absent, tout en inspectant la foule.

Quelques danses plus tard, Élisabeth le guide derrière un pilier de l'église. Les deux jeunes gens sont essoufflés.

— Nous serons mieux ici pour parler, murmure-t-elle rougissante.

— Pour parler... ? s'étonne distraitement Brutus qui scrute toujours la salle.

— J'ai un secret, citoyen, lâche Élisabeth avec une œillade espiègle.

Brutus ne lui prête aucune attention.

— Citoyen ! Tu m'écoutes ? se plaint-elle d'une moue boudeuse.

— Euh oui, oui...

— Je voulais te dire...

Elle le tient par le bras. Sa main se pose sur le torse de Brutus, remonte jusqu'à son menton. Comme éveillé en sursaut, Brutus tente de reculer, mais son dos bute contre le pilier.

— Quelle beauté ravissante !

Pierre a surgi de derrière la sacristie. D'un signe de tête, Brutus le remercie de venir à sa rescousse.

L'aîné poursuit d'un ton enjoué :

— Il n'y a pas citoyenne au charme égal au tien dans toute l'assistance.

Élisabeth lui adresse un sourire qui ressemble plutôt à une grimace, contrariée d'avoir été dérangée dans son tête-à-tête. Pierre fait semblant de ne pas le remarquer.

— Est-ce que je vous ai raconté comment mon frère et moi avons déjoué cette maudite conspiration ? En fait, tout ça, c'est grâce à mon sens de l'observation...

Élisabeth le coupe :

— Une autre fois, citoyen.

Puis s'adressant à Brutus :

— Viens, la musique nous appelle.

D'un geste autoritaire, elle le tire vers la salle.

Mais elle a à peine fait quelques mètres en direction des danseurs que son pied heurte un obstacle soudain. Emportée par son élan, elle s'étale de tout son long. Les rires fusent.

En furie, elle se redresse et interpelle une jeune fille à côté de Brutus.

— Tu ne pouvais pas faire attention ?

L'autre baisse la tête.

Élisabeth s'emporte :

— Je jurerais que tu l'as fait exprès. Sais-tu qui je suis ?

Son ton supérieur indique sa morgue d'avoir pour père le président de la section. C'est un peu le maire du quartier, en tout cas un personnage de la Révolution qui dirige au quotidien la vie des habitants. Un mot de lui peut les envoyer en prison, ou bien au contraire leur valoir une situation enviable.

Héloïse prend un air angélique. Elle s'apprête à répondre mais Pierre intervient :

— Il ne faut pas lui en vouloir, citoyenne. C'est notre cousine Julie, qui arrive tout juste de Bretagne.

Il lui glisse à l'oreille :

— Elle est un peu simplette, si tu vois ce que je veux dire, citoyenne...

La fille du président de section dévisage Héloïse. Cette dernière lui adresse un sourire niais. Rassurée, Élisabeth la toise.

— Tu pourrais faire attention, maladroite.

Pierre aide la jeune femme à épousseter sa robe. Avant qu'elle ait complètement retrouvé ses esprits, il l'attire vers la piste de danse et lance à Brutus avec un bref clin d'œil :

— Au lieu de rester planté là, invite donc notre cousine Julie à danser la carmagnole avec nous !

Héloïse tente de se soustraire à l'invitation, mais Pierre se penche vers elle.

— Je vous conseille de m’obéir si vous ne voulez pas finir arrêtée...

Résignée, elle tend sa main à Brutus.

— On dirait que c’est votre jour de gloire, citoyen...

Brutus esquisse un maigre sourire.

Aux premières notes de musique, Héloïse lui déclare :

— J’ignore comment on pratique une telle mascarade...

— Vous n’aurez qu’à vous caler sur moi, répond-il d’un ton froid. Cette mascarade comme vous dites est la danse des vrais patriotes. Je ne puis croire que vous l’ignorez.

Héloïse grimace. Mais elle n’a guère le temps de se plaindre. Elle fixe son attention sur les jambes de Brutus et tente de son mieux de répéter ses pas.

Chacun exécute la ronde quatre par quatre, les cavaliers changeant de cavalière à chaque mouvement. Quand ils se croisent, Brutus et Héloïse se chamaillent.

— C’est autre chose que les menuets de la cour.

— On dirait une farandole pour enfants...

— C’est sûr que c’est plus entraînant que les contredanses de vos amis les aristocrates.

— Vous appelez ça une danse ? On dirait plutôt des sauts de cabris.

Mais elle peut sentir les légers tremblements de Brutus chaque fois qu’il la prend par le bras pour accomplir un demi-cercle. Elle ressent la même émotion.

Héloïse commence à s’essouffler.

— Si tu emmenais notre cousine boire un peu d’eau pendant qu’Élisabeth et moi achevons notre ronde ? suggère Pierre.

La fille du président se récrie mais l'ainé des Montsoreau l'entraîne dans une nouvelle danse.

Brutus conduit Héloïse jusqu'au buffet. Il lui sert un verre sans la quitter des yeux. La jeune fille s'amuse à garder le silence, faisant durer chaque gorgée.

— Je ne m'attendais pas à vous voir ici, risque Brutus.

Héloïse hausse les épaules. D'une voix réprobatrice, elle passe à l'attaque :

— Si je devais compter sur vous pour avoir des nouvelles...

Brutus semble dérouté par ces propos.

— Un jeune noble, espèce dont vous ne semblez pas faire grand cas, se serait donné la peine de m'écrire... Mais peut-être ne savez-vous pas...

Il s'étrangle.

— Je suis allé suffisamment à l'école pour tourner une lettre aussi bien qu'un autre...

— ... à moins que vous ignoriez ce qu'il faut dire à une jeune fille bien née...

Il baisse la tête.

— Je ne connais pas votre adresse...

— Vous vous arrêtez à bien peu, monsieur.

Elle appuie sur le dernier mot pour bien le mortifier. Elle ne saurait dire pourquoi elle est si fâchée. Elle s'est promis en arrivant de lui dire combien il lui a manqué pendant ces trois mois, mais maintenant qu'ils se font face, elle n'éprouve qu'un sentiment de colère diffuse, sans doute à cause de cette Élisabeth.

— Vous n'avez pas tardé à faire de nouvelles connaissances, lâche-t-elle en désignant la fille du président qui tente sans succès de s'extirper des bras de Pierre.

Brutus sursaute.

— Oh, elle...

— Oui, elle. Je vous croyais plus fidèle en amitié, Antoine.

En entendant son vrai prénom dans la bouche d'Héloïse, Brutus sent une pointe se ficher dans son cœur. Cette fille a vraiment le don de l'irriter.

— En fait, je crois qu'un noble dans votre situation se serait débrouillé pour me rendre visite. L'aventure, surtout quand elle est au service d'une jeune fille, ne l'effraie pas.

Brutus se mord les lèvres. C'est vrai qu'il a réussi à soustraire au commissaire Périgord l'adresse de la grand-mère d'Héloïse sans attirer son attention. Chaque soir, il s'endort en se promettant de la retrouver mais la mauvaise santé de son père l'empêche de quitter le magasin.

— Mais les fils d'épiciers restent des fils d'épiciers, et ce n'est pas une révolution qui changera ça.

— Vous n'êtes qu'une pimbêche, maugrée Brutus.

— Je vois que vous n'avez pas perdu de temps, ironise Pierre en les rejoignant. Désolé de perturber d'aussi joyeuses retrouvailles mais je suis arrivé au bout de mes subterfuges avec Élisabeth.

La fille du président, les joues rougies par l'effort tout autant que par la contrariété, déboule derrière eux.

— Ah, te voilà citoyen ! s'écrie-t-elle.

— Il est tout à vous, assure Héloïse la bouche en cœur. Le héros de la patrie !

Dans son dos, Pierre fait signe à Élisabeth, surprise par cette remarque, que la cousine est un peu folle.

En s'éloignant, Héloïse décoche à Brutus :

— Je vous laisse avec votre cavalière si distinguée, citoyen épicier...

Il lui barre le chemin.

— Pourquoi êtes-vous revenue ?

À cet instant, il aperçoit, à l'entrée de l'église, le commissaire Périgord. Retenu par une enquête, il arrive seulement à la fête de son ami.

— Il faut vous en aller, ordonne Brutus.

Héloïse lui lance avec défi :

— Ça aussi, vous l'avez oublié. Je vous l'avais pourtant promis. C'est l'heure de ma revanche, Antoine !

Elle éclate de rire et disparaît comme par enchantement par la sacristie.

— Elle t'a appelé comment ?

— Je t'ai prévenue. Notre cousine est un peu dérangée.

Brutus fixe obstinément la petite porte par laquelle la jeune fille s'est éclipsée. Il répète mécaniquement les derniers mots d'Héloïse : « l'heure de ma revanche »...

Soudain, il éclate d'un rire joyeux.

— J'ai peur que mon frère soit aussi un peu toqué, marmonne Pierre à Élisabeth. Par contre, moi, je suis tout à fait sain d'esprit...

Brutus ne peut s'arrêter de rire. Il se frotte les mains et esquisse soudain un pas de danse.

Le combat reprend !

3

Aussitôt hors de l'église, Héloïse s'engouffre dans un fiacre posté à l'angle de la rue Saint-Dominique et de la rue du Bac. Elle commande au cocher de faire un crochet par la rue de Grenelle. Là, elle se penche à la fenêtre pour revoir l'hôtel particulier de sa tante, la comtesse de Vauséjour, qui l'a recueillie après le départ de ses parents pour l'Angleterre. Son regard s'attarde également sur la devanture de l'épicerie du père de Brutus, située presque en face de chez sa tante.

La voiture poursuit sa route. Héloïse s'enfonce dans le siège, la gorge serrée. Elle a imaginé bien des fois ses retrouvailles avec le jeune homme...

Depuis trois mois, elle ne cesse de songer à Antoine, enfin Brutus. En fait, dès que sa pensée se met à vagabonder. Souvent, elle en chasse l'idée, contrariée que le jeune sans-culotte occupe autant son esprit. Il a été un adversaire plus que coriace, entêté même, mais si attirant... Elle aime revivre en imagination leur dernière rencontre, alors qu'elle

s'apprêtait à quitter Paris pour fuir la police et s'exiler en province chez Mme de Saint-Phalle, sa grand-mère. Elle se souvient de la mine stupéfaite et réjouie du jeune homme quand elle a promis qu'ils se reverraient un jour. À cet instant, il lui a révélé son vrai prénom, Antoine. C'est celui qu'il portait avant que son père adoptif décide de le changer par fidélité à la la Révolution. Aussi les mauvais souvenirs sont-ils tous liés à Brutus, le sans-culotte borné qui a fait échouer sa tentative de sauver la reine, tandis que le nom d'Antoine lui rappelle des moments plus doux. Elle a séparé les deux facettes de sa personnalité, au point qu'elle déteste le premier et se sent charmée par le second.

La calèche roule tranquillement dans les rues de Paris, pour ne pas attirer l'attention. Les maisons défilent sous l'œil distrait d'Héloïse. Antoine lui a semblé plus grand que dans ses souvenirs. N'y a-t-il pas aussi quelque chose de plus affirmé dans ses traits ? Héloïse n'a pas manqué de remarquer ces petits changements. Elle a en horreur tous ces jeunes nobles qui prennent des poses étudiées, adoptent des gestes maniérés, ridicules. Elle en a croisé plus d'un en visite à Janzé, au château de ses parents. Sa mère vantait leurs charmes et le raffinement de leur toilette, Héloïse n'y voyait que des êtres creux, si soucieux de leur apparence, de leurs dentelles et de leur perruque qu'ils en oubliaient tout le reste !

La calèche traverse la Seine par le Pont-Neuf. La jeune fille éprouve une étrange sensation à être de retour. Il bruine et il n'y a pas grand monde dehors. De temps à autre, la voiture croise des patrouilles de la garde nationale en armes.

Depuis le mois de juin, la situation a bien changé. Le 10 août, les révolutionnaires parisiens ont attaqué les Tuileries. Les époux royaux, accusés de complicité avec les ennemis étrangers de la France, ont été arrêtés pour trahison. Le peuple leur reprochait également leur fuite à Varennes un an auparavant. Louis XVI s'est fait traiter de gros cochon ! Finalement, leurs majestés ont été conduites à la Conciergerie. Louis XVI et Marie-Antoinette en prison ! Quand la nouvelle est arrivée à Auxerre, Héloïse n'a pas voulu le croire.

Elle songe un instant à sa grand-mère qu'elle a quittée trois jours plus tôt, en pleine nuit, sans un mot. Elle se sent un peu coupable mais pousse tout de même un grand soupir de soulagement. Ne plus avoir à supporter cette demeure silencieuse et sans vie. *Brrrr...* Elle en frissonne. La mère de son père ne tolère aucune entorse à la bienséance. Héloïse ne peut monter à cheval comme elle aime tant le faire. Une jeune fille bien née ne parcourt pas seule la campagne. Elle n'a pas le droit non plus de s'aventurer hors du domaine et doit en toutes circonstances se conformer aux règles de son rang.

La vieille dame régente sa maison comme si elle vivait toujours au temps de Louis XV. Elle radote ses souvenirs de jeune fille et son entrée à la cour de Versailles. Elle oblige Héloïse à l'accompagner à la messe chaque matin, à jouer au piano des airs vieillots, à lui faire la lecture, et à témoigner d'une retenue et d'une modestie dépassées. Jamais rien d'original, jamais un mot plus haut que l'autre, encore moins un éclat de rire.

Héloïse a cru mourir d'ennui.

Durant ces trois mois, elle n'a eu que deux consolations. D'abord, les longues lettres de ses parents, réfugiés à Londres. Son père, le marquis de Saint-Phalle, ne cesse de se démener pour organiser la fuite de sa fille vers l'Angleterre. Mais les nouvelles n'ont guère été enthousiasmantes jusque-là. Avec la guerre et l'exaspération grandissante des révolutionnaires, l'activité des filières pour aider les nobles à sortir de France est de plus en plus compliquée. « Bientôt », lui promet-il toujours, mais Héloïse ne supporte plus l'attente.

Sa gouvernante a également été d'un grand réconfort pour Héloïse et leurs discussions ont constitué une distraction bienvenue. Dans la journée, forte des encouragements de la vieille marquise, Mme de Boisgobey a repris avec sévérité l'éducation de la jeune fille, mais après le dîner, elle a su montrer un autre visage, compréhensif, presque complice.

Dès que Mme de Saint-Phalle se retirait dans sa chambre, elles se retrouvaient toutes deux sur la terrasse pour profiter de la chaleur de la nuit. Boisgobey, fidèle à son habitude, fumait la pipe. Leur bavardage était animé et les deux femmes devenaient intarissables lorsqu'elles évoquaient leurs aventures à Paris chez la comtesse de Vauséjour. L'austère gouvernante s'est révélée une compagne amusante. La comtesse était l'objet principal de leurs conversations, car elles étaient sans nouvelles depuis son arrestation pour son rôle dans la tentative d'évasion de la famille royale. Parfois, Boisgobey évoquait en riant sa rencontre avec Jean Latouche, le garde national qui tenait la barrière à l'entrée de Paris, rue de

Sèvres. « Un révolutionnaire ! Honte à vous ! », s'écriait faussement indignée Héloïse. L'autre lui expliquait que le dénommé Latouche avait été autrefois valet de chambre chez un noble, le vicomte de Blancasse, et qu'il en avait conservé certaines manières.

Plus rarement, la jeune fille se laissait aller à mentionner Antoine.

Il lui arrivait si souvent de penser à lui : pendant les repas silencieux, lorsqu'elle jouait du piano, à sa fenêtre les jours de pluie, en brodant un mouchoir, en s'exerçant à la peinture, et surtout au moment de s'endormir.

Elle croyait alors qu'il faisait de même. Elle s'est bien trompée ! Il semblait s'être vite consolé de son départ auprès de cette Élisabeth. Une fille plus âgée qu'elle et sans aucune tenue ni classe. Antoine l'a déçue, profondément. Dire qu'elle a failli oublier ses devoirs d'aristocrate pour ce petit roturier... Elle peste, donne un coup de pied dans la banquette en face d'elle.

Heureusement, il y a trois jours tout a basculé. Alors que toute la maisonnée était endormie, elle a entendu un léger craquement venant du marronnier qui se dressait devant la maison de sa grand-mère. Cet arbre formait un appui idéal pour grimper jusqu'au balcon du premier étage, sur lequel donnait la fenêtre de sa chambre. Le bruit sourd d'un pas sur le dallage l'a confortée dans l'idée que quelqu'un approchait en essayant d'être le plus discret possible.

Elle était prête, toujours sur ses gardes. Chaque soir, elle tendait des ficelles entre les chaises du couloir pour que

d'éventuels visiteurs s'y prennent les pieds. Elle recouvrait le sol de la terrasse de petites branches de sorte que personne ne puisse passer sans les faire craquer et révéler sa présence.

Elle redoutait autant la police que les bandits. Ces derniers profitaient du chaos politique pour attaquer les honnêtes gens. La demeure de Mme de Saint-Phalle était une proie facile, et tentante. Il ne restait plus au service du domaine que quatre ou cinq serviteurs pour se défendre des voleurs.

Elle a saisi un pistolet qu'elle gardait sur sa table de nuit et s'est glissée sans bruit hors de son lit jusque derrière les rideaux de la fenêtre. Elle a retenu sa respiration pendant que l'intrus découpait le verre de la vitre, puis une main gantée a surgi par l'ouverture, cherchant à tâtons la poignée.

Héloïse s'est renfoncée un peu plus dans les plis du velours. L'homme est apparu. Il portait un chapeau à larges bords, une longue redingote noire. Elle ne pouvait distinguer ses traits, mais il émanait de son ombre une menace puissante. Il s'est avancé dans la pièce à pas feutrés, réussissant l'exploit de ne pas faire craquer les lames du parquet. Sa haute silhouette se découpait au-dessus du lit.

Au moment où il s'apprêtait à soulever le drap, Héloïse a bondi hors de sa cachette.

— Plus un geste ou vous êtes mort, a-t-elle ordonné d'une voix très calme.

— *Take it easy*... pas de panique...

Lord Englewood !

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



À la poursuite du Diamant bleu

Une aventure de Brutus et d'Héloïse de Saint Phalle - 2

Carl Aderhold et Michèle Lancina



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Zethel et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

